

Dominique Capela

La Gravité

Orizons
2015

Dans la même collection

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014
Andrée Montero, *Le frère*, 2014
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015
Patrick Corneau, *Vies épinlgées*, 2015
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de Lévy pommes*, 2015
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, *Le Voyageur éparpillé*,
tome V, 2015
Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015
A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015
Béatrix Ulysse, *Sur la route du réel*, 2015
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015

À Anne,
Vincent,
Love-Love,
et les autres...

I

« **L**a naissance est la première chute de notre existence. Elle se solde toujours et inmanquablement par la mort. » C'était la conclusion sombre et évidente à laquelle était arrivé Icare. Il la ressassait. Il la murmurait. En phrases circulaires. Incantatoires. Il grimpait avec une régularité d'automate les dernières marches qui le menaient à la plus haute terrasse, de la plus élevée des tours de la Défense.

Malgré les déboires et les intrigues sordides qui avaient pavé sa construction, la tour Serenity arrivait péniblement au terme de sa réalisation. Presque. Sa suprématie phallique et factice culminait dorénavant à trois cents-dix mètres de hauteur. Temporairement. Elle dominait un paysage urbain hérissé d'imposantes, hautes et lisses formes géométriques d'une architecture presse-papier dédiée aux dieux de la finance et à l'ego des hommes qui les avaient imaginées. En somme, rien de nouveau sous le soleil.

L'objet érectile, dressé artificiellement par le viagra de la spéculation boursière, était promis à un effondrement prématuré. Certain. Ce temple honteux et inachevé, qui perçait la nuit froide de sa pointe pyramidale, était mort-né. Il tournait déjà le dos à tout devenir. Dans un contexte normal, il aurait suffi de pas grand-chose, de quelques semaines tout au plus, d'un peu de bon sens et de bonne volonté pour achever les travaux dans les délais.

L'ascension d'Icare, bien que relativement lente, était parfaitement régulière, somnambulesque, mue par une réflexion intense, magnétique, par un désir aussi noir qu'insondable. Elle tirait d'abord son esprit vers le ciel, volée après volée, le transportait inexorablement vers un ultime et définitif sommet... Sa respiration était celle du coureur de fond qui a trouvé le rythme de sa foulée. Elle était profonde et parfaitement

synchronisée avec le pas, dont rien ne semblait pouvoir infléchir le mouvement, ni la cadence. Il en avait monté des marches tout au long des travaux ! Des milliers et des milliers de marches, lors de ses visites quotidiennes... Il s'était habitué progressivement à cet exercice par discipline professionnelle, par hygiène aussi.

Au fur et à mesure que la tour s'élevait, son corps et son esprit s'approprièrent ses espaces. Tranquillement, Icare les ingérait, les mêlait à son ADN. Il les avait introjetés, pensés, écrits dans le moindre détail sur une carte intérieure. Combien de fois ces derniers temps, n'avait-il pas parcouru ces volumétries rigoureuses et froides dans l'obscurité de sa chambre, en proie au cauchemar de cet immense labyrinthe vertical ?

Dans cette tour de bureaux, il avait progressivement égaré, sans même s'en rendre compte, les morceaux épars d'une existence qui avaient jusque-là commencé à donner un sens à sa vie. Ce lundi 2 janvier 2012, pour un hypothétique observateur extérieur, rien dans son attitude physique, n'aurait laissé supposer qu'il venait de grimper les soixante-cinq mètres, qui constituaient les vingt derniers étages et le séparaient encore du dernier niveau normalement desservi par les ascenseurs de la batterie haute. Elle était encore tombée en panne suite à une importante fuite d'eau, ses six fosses en pied de gaines se retrouvaient inondées, et les cartes électroniques des tableaux de commande grillées. Les entreprises qui avaient encore de nombreux travaux à terminer menaçaient de reprécipiter le plombier qu'elles accusaient d'avoir merdé, parce qu'il fallait bien trouver un responsable à la situation inextricable où elles se trouvaient. Officiellement, c'était lors du remplissage des immenses réservoirs d'eau en sous-sol, qui devaient servir de stockage pour la défense incendie de la tour, que l'inondation s'était produite. L'hypothèse de la vanne mal fermée, non détectée par le système de gestion informatique du bâtiment, était retenue comme la plus plausible...

Ce matin, au niveau zéro, on avait frôlé l'émeute. Quelques gars en étaient venus aux mains, l'un deux avait même pris un coup de tournevis dans la cuisse. Accidentel... La tension était palpable. Elle devenait une mélasse toxique, qui tétanisait autant qu'elle rendait fou ; elle poussait au retrait, à l'immobilisme, ou bien à une hyperactivité désordonnée, sans concertation, entraînant inmanquablement de nouvelles malfaçons et la destruction de travaux déjà réalisés. Certaines zones

ressemblaient davantage à un chantier de réhabilitation qu'à du neuf. C'était là l'affligeant résultat d'un planning devenu intenable, et des conséquences financières trop lourdes à supporter par les entreprises, pour quelques-unes impayées depuis plus de deux mois. On ne comptait plus les dépôts de bilan de petites PME et d'artisans à qui OtherCity promettait semaine après semaine, puis mois après mois, d'honorer leurs factures.

Tout en grimpant les trois cent quatre-vingt marches qui le menaient au point culminant de la Défense, Icare n'avait pu s'empêcher, ici et là, par habitude, de jeter un coup d'œil avisé sur les finitions de la cage d'escalier de secours. Son visage restait impassible, aucune contraction musculaire, aucun tic nerveux ne venaient témoigner en surface du trouble profond qui l'habitait.

Il était seul.

À deux rues de là, dans un parking d'une autre tour de bureaux, sous la dalle de la Défense, la démarche de Xavier Blatt était quant à elle nerveuse, heurtée. Il avait la mine des mauvais jours et contractait inconsciemment ses muscles maxillaires. Sa foulée était raide, et le talonnement âpre de ses Weston marron foncé résonnait dans le niveau du parking où ne restaient plus que trois voitures, et pas un bipède. Il jeta machinalement un œil à sa Rolex : vingt-et une heures dix.

Xavier était plutôt grand, un mètre quatre-vingt-sept de structure osseuse fine, aristocratique, enserrée de muscles secs et déliés sous une peau toujours hâlée. Ses yeux, d'un bleu délavé par d'interminables pluies intérieures, habitaient un regard faussement interrogateur et psychotique comme si une question plus ou moins terrible ou déplacée, flottait toujours au bord de son esprit dérangé, prête à le déborder. Des cheveux épais, poivre et sel, coupés en brosse, couronnaient un port dressé, témoin d'une certaine confiance en soi ; ces caractéristiques physiques lui donnaient la tenue et l'allure altière d'un échassier. Élève jusqu'à la fin de ses études secondaires dans les Pyrénées, non loin de Luchon, c'était un passionné de cyclisme et de sports de glisse. Une petite cicatrice sous l'œil droit, due à une violente chute de vélo il y a quinze ans, lors d'une descente en peloton du Mont Ventoux, offrait un peu de relief à son visage lisse et sans aspérité. Xavier était épris de bonne chère comme de femmes, dont il reléguait la consommation au même niveau que le plaisir gastronomique. Onanique. Il ne baisait pas. Il ne faisait pas l'amour. Il se masturbait dans des trous, pénétrait

des cavités organiques de viande gueularde et anatomique, qu'il soumettait bien souvent à coups de lattes, attendrissait à coups de poings et de claques...

Il s'habillait élégamment de l'uniforme parfait pour un individu de sa fonction, au regard des critères d'élégance de la promotion immobilière. Son costume bleu marine contrastait subtilement avec le bleu de ses yeux, un costard de chez Francesco Smalto aux très fines rayures blanches et verticales, discrètes ; une chemise rose Nodus, aux deux premiers boutons défaits, dégageait la maigreur d'un cou aux carotides et à la pomme d'Adam saillantes, lacé d'une cravate en soie rouge largement desserrée.

Quand il arriva à six mètres de sa Porsche Cayenne gris métallisé, l'ouverture centralisée se déverrouilla automatiquement. Xavier démarra dans un bref crissement de pneus. Arrivé à la borne de sortie, il passa sa carte devant le lecteur de badge et la barrière se leva. La voiture remonta à vive allure la rampe du parking qui menait au boulevard circulaire de la Défense. Xavier connaissait par cœur le rayon de giration de cette rampe si souvent empruntée. Il s'arrêta au pied de la tour où il travaillait, pour céder le passage aux véhicules peu nombreux déjà engagés. Xavier Blatt était directeur général adjoint d'OtherCity, un groupe immobilier faisant partie du CAC40, qui depuis de longs mois, s'enlisait dans un profond et chronique marasme financier.

Xavier se regarda quelques secondes dans le rétroviseur central. L'anxiété avait creusé au fil du temps deux sillons verticaux, nets entre ses sourcils qu'il fronçait nerveusement avec gravité. Ses mains se crispaient sur le volant par intermittence jusqu'à blanchir leurs articulations. Il devait faire face à un grand tumulte intérieur, sa tension artérielle était au plus haut. Il sentait son cœur battre dans ses tempes, et une boule d'angoisse grossir au droit de son plexus solaire, une noix se changeant rapidement en pamplemousse. Du moins c'était là le sentiment qu'il avait, l'image mentale qu'il s'en faisait. Ce malaise était le fruit grossissant d'une manie. Des tics venaient de temps en temps secouer sa tête de façon névrotique, ponctuant une suite agitée d'idées, une vision absurde des événements, un positionnement irrationnel, un monologue intérieur abscons. Il sentait qu'il devait se remettre aux commandes de son esprit en ébullition, alors il respirait... Il respirait

lentement. Profondément. Cette agitation était en partie le résultat des échanges un peu trop virils et violents de la fin journée.

Cette première réunion dont il n'était absolument rien ressorti de positif, avait inauguré l'année 2012 comme la précédente avait clôturé l'année 2011, dans le conflit et les luttes d'intérêts. Xavier Blatt repensait à cette énième séance contreproductive qui avait mis son système nerveux à rude épreuve. Il se parlait tout haut, tapotait son volant de la paume de la main : « Calme-toi... ce ne sont vraiment que de beaux enculés... t'as raison... c'est ça ! Ouais... ouais... décontracte-toi... respire, vas pas péter un câble... t'as graissé la patte de tous ces fils de putes, tu leur as bouffé les couilles... léché le trou de balle... et voilà le résultat... voilà ta putain de récompense Xavier ! Allez... détends-toi... respire... » Plus il se remémorait cette fin d'après-midi, plus il était agité, plus il respirait profondément pour tenter d'enrayer l'accès maniaque modéré. Il en avait l'habitude, mais cela commençait à faire trop longtemps que ça durait. Il ignorait s'il allait pouvoir encore tenir, faire le dos rond et avaler des couleuvres, comme continuait de le lui demander sa direction.

Il ressentait encore l'irritation dermique de ce stress liquide et acide, cette sueur froide de mauvais augure. Il avait imprégné dans ses narines cette haine qui avait empesté la salle du conseil du relent masculin des fauves engagés : les représentants des clients, avocats de Serenity venus clairement pour en découdre, et trois membres du conseil d'administration d'OtherCity, des opérationnels du groupe, des ingénieurs, des hommes de terrain, des financiers, deux chefs d'entreprises italiens, Icare... Il y avait beaucoup trop de monde dans la salle du conseil. Les investisseurs étaient là, eux aussi, inquiets pour des raisons allant bien au-delà du périmètre de l'opération Serenity, dont la déliquescence était devenue un symptôme visible de l'écroulement lent de tout un système qui tardait à crever. Il y avait eu la dégradation de la banque qui s'était portée caution pour OtherCity — à hauteur de plusieurs dizaines de millions d'euros —, suite à sa notation négative par l'agence américaine Standard & Poor's... Depuis la mi-décembre 2011, aucun autre établissement bancaire n'ayant voulu se porter caution, les prêteurs étaient en ébullition. La majorité de ces hommes assis autour de la grande table ovale avaient les pieds au bord d'un précipice sans fond qu'ils avaient eux-mêmes ouvert. Ils étaient là, à se jauger telles des brutes bellicistes, afin de déterminer lesquels d'entre

eux plongeraient en premier, pour au fond du gouffre, amortir de leur corps la chute inéluctable des suivants. Les plus doués, ayant pris conseil auprès de leurs services juridiques et de leur communication, servaient un texte appris par cœur, tentant de jouer leur meilleur rôle avec un trac brûlant et ulcérant, lové au fond de leur bide. L'enjeu était leur propre tête, alors ils y allaient de leurs argumentaires plus ou moins chameauteux, fourbis par des mois d'intrigues, de cogitations tordues et de stratagèmes de Machiavel de pacotille.

Xavier pensait à sa semaine de ski à Courchevel, gâchée par les coups de fil récurrents, les textos, les courriels intempestifs... Une semaine de trêve qu'il avait été contraint d'écourter, juste avant d'avoir pu fêter le réveillon avec ses enfants. La nouvelle année s'annonçait d'ores et déjà plus foireuse que la précédente.

Dans cette situation de crise devenue humainement inextricable, il fallait trouver un accord financier afin de retenir deux grosses entreprises milanaises, l'une de faux plafonds et l'autre de planchers techniques, qui menaçaient de quitter le chantier deux mois et demi avant la livraison... Cette nouvelle réunion de conciliation fut un véritable fiasco, les patrons italiens n'hésitaient plus à menacer ouvertement toute l'assistance du pire. Depuis plusieurs mois, c'était devenu monnaie courante avec eux. La lassitude avait progressivement fait place à l'exaspération, à une guerre d'usure juridique puis à la haine.

Xavier souriait amèrement en pensant à Icare, si candide, toujours prêt à aider au-delà du raisonnable, ignorant sans vraiment s'en rendre compte jusqu'au bien-être de la femme de sa vie, et de sa petite fille Flore encore bébé. Il avait trouvé Icare plus fatigué qu'avant les fêtes, épuisé. Il s'était laissé engueuler, maltraiter par tous, alors qu'il avait toujours été magnanime, œuvrant courageusement pour ce qu'il considérait comme le bien commun. Quelle naïveté ! Xavier aussi y avait été de ses reproches. C'était parfaitement injuste, mais il l'avait accablé. Il fallait bien désigner quelque responsable à cette débâcle. Perdu dans ses réflexions, Xavier se lança sur le boulevard circulaire de la Défense.

Il faisait nuit.

Icare arrivait enfin sur le dernier palier, tirait vers lui la porte de secours ouvrant sur un large couloir. Il fit quelques pas jusqu'à une autre grande porte métallique grise à double battant, munie d'un lecteur de

badge devant lequel il passa sa carte d'accès ; la gâche se déverrouilla avec son clic caractéristique. Il s'avança sur la dernière grande terrasse technique de l'immeuble, à deux cent quatre-vingt mètres de hauteur par rapport à la chaussée. La partie sommitale culminait au-dessus de lui, trente mètres plus haut, terminée par un pyramidion lumineux et doré, un signal identifiable parmi tant d'autres dans le skyline de la Défense. La majeure partie de cette coiffe pyramidale était exclusivement dédiée aux locaux techniques, essentiellement occupée par les machineries des ascenseurs, les centrales de traitements d'air, des groupes froids et trois imposants transformateurs...

Mis à part Icare, il n'y avait personne là-haut, pas même un oiseau nicheur...

La sonnerie de son BlackBerry, *La chevauchée des Walkyries* de Wagner, couvrit le crissement de ses pas sur les gravillons de la terrasse, dans les sifflements intermittents du vent. Il sortit machinalement le portable de sa poche, sur l'écran s'affichaient le prénom Elza ainsi que la photo de sa femme et de sa petite Flore. Il ne décrocha pas, se contentant de regarder tendrement sur son smartphone ces visages resplendissants d'un bonheur passé. Maintenant, il souriait mélancoliquement en remettant lentement l'appareil dans sa poche, puis reprit sa marche. À sa droite, une armoire électrique qui permettait de commander, entre autres, l'éclairage extérieur, les quatre enseignes toujours éteintes récemment posées sur les façades du groupe italien Serenity et le transbordeur des nacelles de nettoyage à bras télescopiques. Au sommet de la tour, un néon éclairait faiblement le cheminement technique de sa luminescence blafarde et l'infime étincelle rouge de la balise aérienne au sommet du pyramidion, avertissait tous aéronefs de la présence du gigantesque phare de béton, d'acier et de verre. Le regard humide d'Icare était habité par le scintillement des étoiles, et la pâle brillance de la lune qui perçait sporadiquement les nuages au ventre renflé d'électricité et d'éphémères cristaux de glace.

De sa poche droite de pantalon, Icare sortit un trousseau de clefs. Il y choisit la plus petite, la glissa dans la serrure de l'armoire électrique, donna deux tours et tira sur la portière, qui s'ouvrit sans difficulté et sans bruit. Sur le tableau électrique, il enclencha le disjoncteur des nacelles de nettoyage, puis appuya sur le gros bouton marche/arrêt qui s'enfonça avec un bref claquement sec. Il referma doucement l'armoire, prenant soin de la verrouiller. Il fourra le trousseau dans sa poche,

se retourna et se dirigea tranquillement vers le transbordeur dont le bras télescopique soutenait le bac de la nacelle de nettoyage en position « parking » sur la toiture, derrière l'imposant acrotère de béton de trois mètres de haut. Il tapa sur le pupitre le code de mise en marche, l'écran tactile s'alluma. Il choisit la procédure numéro douze, celle qui permettait d'amener automatiquement l'engin à l'endroit exact programmé pour faire accéder la nacelle à une zone spécifique de la façade. À l'aide d'un marchepied, il enjamba le bord de la nacelle, y monta, puis mit en marche le moniteur de commande embarqué et enclencha la suite du programme. Aussitôt, la plateforme s'éleva d'un mètre et le transbordeur se mit à glisser doucement, sans à-coup, sur ses rails. Il parcourut six mètres et s'immobilisa. La nacelle s'éleva alors suffisamment pour pouvoir franchir le mur d'acrotère périmétrique, le bras articulé pivota de 90° pour l'amener au-dessus du vide, puis la fit descendre doucement contre la façade. Icare regardait l'anémomètre embarqué. L'hélice tournait à vive allure, l'écran à cristaux liquides indiquait quarante trois kilomètres/heure, 21 heures 18, lundi 2 janvier 2012. La température était de moins trois degrés, le ciel de plus en plus couvert de nuages étrangement clairs, il faisait froid. Icare avait mis par-dessus son costume noir un gilet épais et une parka grise, comme pour une simple visite de routine, comme s'il allait ensuite retourner tranquillement à son bureau pour rédiger un petit rapport destiné à la maîtrise d'œuvre, en reprenant les quelques notes prises à la volée sur son carnet. Il regardait le ciel luminescent maintenant entièrement couvert, la météo avait annoncé de la neige. Il se pencha légèrement au-dessus de la ville, parcouru par un léger frémissement qui le fit soudainement claquer des dents. Il souffla dans ses mains la vapeur tiède de son haleine et les frota vigoureusement l'une contre l'autre, « j'aurais dû prendre des gants, se dit-il... »

La nacelle oscilla mollement au-dessus du vide comme mue par une houle invisible ; trop près de la façade de verre tout habillée de nuances bleutées, elle pouvait à tout moment la heurter. S'il avait respecté la procédure, Icare aurait dû la coller davantage contre la tour pour relier les câbles aux éléments de guidage permettant d'assurer ses déplacements sans danger. Au lieu de cela, il reprit les commandes afin de développer davantage le bras télescopique et éloigner encore le bac de l'immense paroi vitrée. Doucement, il s'écarta de la surface légèrement inclinée, car il voulait se placer au-delà de l'aplomb du pied

de la tour, juste au-dessus du parterre pavé de granit qui en cernait le pourtour deux cents quatre-vingts mètres plus bas. La machine était programmée pour ne pas aller au-delà de cette limite, qui déployait le bras en un porte-à-faux de quatre mètres soixante. À la hauteur où se trouvait Icare, cette opération était interdite, il en força la commande en mode manuel.

Lorsqu'il atteint l'éloignement maximum avec la tour, la machine se mit en sécurité et la nacelle s'arrêta brusquement, oscillant dangereusement. Icare savait qu'en bas, au rez-de-chaussée, dans le poste central de sécurité, un voyant lumineux clignotait, accompagné d'une information succincte sur le moniteur de contrôle : « nacelle façade ouest bloquée ». L'alarme sonore resta muette.

Normalement l'une des caméras en terrasse aurait dû envoyer l'image d'Icare sur sa nacelle se balançant dans l'espace. Mais le système de vidéosurveillance de l'immeuble n'était pas encore complètement opérationnel, pas plus que la liaison téléphonique avec le poste de sécurité. Icare savait donc que du moment où le pompier d'astreinte s'apercevrait de l'alerte, il lui faudrait au mieux trente bonnes minutes pour accéder à la terrasse. Mais l'homme derrière son pupitre n'avait pas encore remarqué le clignotement intempestif ni le message sur l'écran. Il était bien trop occupé à correspondre avec sa petite amie... Elle lui exhibait sa belle paire de beaux gros nibards sur son iPhone pendant que, en émoi, il se caressait la queue en lui balançant des mots salaces. Cassandra se masturbait, elle aussi. Ils trompaient le manque.

Il s'emmerdait, Jeff. Il fallait bien qu'il s'occupât. Que diable pourrait-il se passer un lundi 2 janvier au soir dans une tour inoccupée ? Mis à part trois électriciens d'astreinte au premier sous-sol, il ne devrait rester personne d'autre. Paul, son second, aurait dû être de service pour assurer les rondes. Il avait prévenu Jeff en milieu d'après-midi qu'il ne viendrait pas ; et Jeff n'avait pas cru bon d'en avertir la boîte. « À charge de revanche », avait-il fini par conclure en raccrochant. Ce n'était pas malin...

La nacelle, bloquée à quelques mètres de la façade, oscillait maintenant beaucoup plus vigoureusement ; le mini-écran de l'anémomètre indiquait soixante-deux kilomètres/heure. De temps en temps, les effets venturi accéléraient le vent entre les tours voisines. Une brève rafale plus violente que les autres faisait alors monter le chiffre au-delà de quatre-vingts kilomètres/heure. Les mains cramponnées au bord

gelé de la nacelle, Icare regardait au loin Paris, nervurée de guirlandes urbaines et lumineuses. Il distinguait parfaitement l'Arc de triomphe, les grandes avenues aux arbres encore enguirlandés de chapelets de LEDs. « C'est tellement plus écoresponsable », se dit-il ironiquement. L'air était limpide, glacé, cristallin.

Dans son panier suspendu à deux câbles métalliques étonnamment fins, Icare se remémorait une citation d'Einstein issue de son livre de physique du cours secondaire de Sintra.¹ Quelques mots émergeant avec limpidité du souvenir pour définir avec exactitude sa situation. Une définition de la gravité, simple. Évidente : « Quand on pose la question : « Pourquoi une pierre lâchée, après avoir été soulevée, tombe-t-elle à terre ? », on reçoit d'habitude la réponse suivante : « Parce qu'elle est attirée par la terre. » »² Icare leva la tête et sourit au ciel, des larmes plein les yeux. Sans doute étaient-elles dues à la morsure du froid hivernal... Irrépressiblement attiré par le centre de la Terre, il prononça du bout des lèvres, pour lui-même, ce mot à double sens : « Gravité... »

1. Ville du sud du Portugal, proche de Lisbonne.
2. Einstein (Albert), *Le champ de gravitation* in *La théorie de la relativité restreinte et générale*, traduit par Maurice Solovine, Paris, Dunod, 2004, p. 70.